

**ABANDONNER – Qu'est-ce que tu t'imagines ?**  
**de Fanny Mentré**

Tu reviens. J'en tremble. Tu reviens. Tu viens. Sais-tu seulement que tu reviens ? As-tu seulement le sentiment de revenir ? Tu viens pour lui, pour parler de lui. Alors je devine qu'il est mourant, ou peut-être même mort. Ne me dis pas de quoi, je ne veux pas savoir. J'espère qu'il est mort à petit feu, dans des souffrances sans fin, comme tout le monde meurt ici. Oui, tu dois me considérer comme une salope et je ne vais pas te décevoir. Commencer par dire ce que tu ne veux pas entendre : les gens comme lui auraient tous dû mourir avant les autres.

Et peut-être que j'ai envie de dire que les gens comme toi, les gens qui sont là-bas maintenant, comme toi, devraient tous être morts déjà s'il y avait une justice. Au début, je n'aimais pas ces paroles que j'entendais autour de moi, ces souhaits de mort, mais peut-être qu'elles disent la vérité au fond, une vérité. Je ne suis pas certaine d'avoir encore la force de m'intéresser à ce qu'est la vérité. J'ai 54 ans, je suis vieille, je suis fatiguée.

Tu mènes une enquête, dis-tu ? D'ailleurs, non, ce n'est pas le mot que tu as employé, tu as écrit « investigations », je crois, je ne sais plus, j'ai déchiré ton mot illico, peut-être que j'ai rêvé, mais c'est un problème, non, ces mots qui sont toujours plus compliqués que ce qu'ils veulent dire ? Tu aurais pu, tout simplement, dire que tu voulais me rencontrer. Ou tu aurais pu dire que tu voulais me poser des questions, plutôt que de débarquer avec un langage de série policière. Si tu es ici, c'est sans doute pour te confirmer que tu as tout en commun avec lui, rien avec moi. Alors commençons par là, commençons par la fin, c'est peut-être ça dont tu as hérité : le goût des mots compliqués. Lui disait « les mots justes ». Il disait que sans mots justes il n'y a pas de pensée juste. Mais qui décide de ce qui est juste ou pas et qui décide de la valeur d'une pensée ? Qui décide de sa justesse et de ce qu'elle véhicule de justice ?

De là d'où tu viens, il y a sans doute des questions qu'on ne se pose jamais. Est-ce que je suis une salope si je t'en tiens pour responsable ?

Tu n'as pas vécu ça, toi, la transformation du langage à des fins politiques. Moi j'ai vu le vrai langage mourir en trois générations. Bien sûr qu'on peut rire à l'idée qu'il y ait un « vrai » langage, il n'y en a pas dans l'absolu. Mais le faux langage est celui qu'on crée pour véhiculer l'idée que ceux qui ne le comprennent pas doivent se soumettre à ceux qui le parlent, qui le maîtrisent.

Mais bien sûr que ça a toujours existé, bien sûr je bifurque, comment voudrais-tu que j'aie les idées claires, tout manque ici pour ça...

Qu'est-ce que tu veux que je te dise de lui ? Je pense qu'il a vécu les dernières années de sa vie très heureux, en Nouvelle Zélande. C'est vrai, hein ? Je pense qu'il a beaucoup souri, là-bas, de ce sourire qu'il a toujours eu, j'imagine, au fur et à mesure que les catastrophes sont arrivées, il devait sourire de plus en plus, oui, du sourire de ceux qui ont raison, du sourire de ceux qui se disent qu'ils ont vu juste.

À son contact, j'ai appris ça : tu sais que tu hais quelqu'un quand le voir sourire te dégoûte. Oui, je sais, ça choque, ce que je dis là, la haine, le dégoût. Ce n'est pas noble, je ne suis pas animée de sentiments nobles, je ne suis pas cette femme qu'on invitera dans les cérémonies, cette femme qui honorera sa mémoire comme tant le feront, comme tant tant de milliardaires le feront, en Nouvelle Zélande, mais je n'irai pas en Nouvelle Zélande, je n'ai rien à y foutre.

Ne me dis pas que tu viens pour que... ?

C'est le passé que tu veux ? Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Oui, j'ai aimé cet homme, et je l'ai aimé peut-être parce que c'était un génie et oui, je l'ai détesté ensuite parce que c'était un génie et que j'ai découvert qu'être un génie pouvait fondamentalement vouloir dire être un sale type, une ordure. Avoir la science, la conscience de ce qui allait arriver et l'utiliser pour son propre confort, est-ce que ce n'est pas être une ordure ?

Au fond, je pense que les pires ordures sont des génies ou des visionnaires ou des savants parfois, ou peut-être plus simplement des « sachants ». C'est valable dans le cas du voisin qui sait qu'il y a des juifs dans son immeuble et qui va vouloir récupérer un appartement, des biens, c'est valable en bourse quand un type sait que la hausse des cours va provoquer la misère et mise dessus. Je suis désolée pour toi, mais savant, ça ne veut pas dire intelligent. Ce n'est pas possible que ce soit ça, l'intelligence.

Ne souris pas, surtout, je ne veux pas voir ton sourire...

Comme il a dû sourire d'échapper aux catastrophes ! Du temps où j'avais encore Internet, moi aussi je menais mes petites « investigations ». On le voit sur les photos, à l'écran. Il ne pleure pas sur l'état du monde, il sourit fièrement de l'avoir anticipé. Il a cet air fier et satisfait Je pense qu'il a adoré que son nom soit associé à ce mot : visionnaire.

Je ne veux pas te parler de lui, du fait qu'il ait eu raison, je veux te parler de ce que tout le monde taira, c'est-à-dire de sa satisfaction d'avoir eu raison. Tu veux que je t'explique tout ça avec des mots simples, des mots à moi ? Imagine que tu entends, même partiellement, ce qui se passe chez tes voisins, imagine que tu devines que ton voisin tape sur ta voisine, imagine qu'au fil du temps, cela devient de plus en plus flagrant, imagine alors que tu as la certitude que le voisin tuera la voisine, tu ne sais pas quand, tu ne sais pas comment, tu ne sais rien précisément mais tu sens que c'est inévitable, certain : cette femme va mourir, son mari va la tuer. Tu vis avec cette certitude, mais tu es joueur, tu es à ce point joueur que tu te réjouis de l'incertitude du quand et du comment, tu veux imaginer les possibilités – couteau, étranglement ? Et plutôt à la veille de Noël, ou l'été ? Tu sais qu'il existe aussi une autre possibilité : la femme sent comme toi qu'il en va de sa vie, elle peut partir. Tu es joueur, alors tu n'exclus pas cette éventualité, que la femme s'échappe et reste vivante, mais tu sais que c'est peu probable statistiquement, tu t'attends au pire et si le pire n'arrive pas, c'est que tu te seras trompé, et ce n'est pas confortable pour toi, t'être trompé, c'est dur à admettre, ce n'est pas supportable. Alors tu finis par espérer qu'elle va mourir. Juste pour ne pas t'être trompé. Et tu attends. Tu attends de savoir quand et comment elle mourra. Et tu es aux aguets, et ça t'excite.

Voilà qui était cet homme. Un homme qui avait raison et que ça excitait.

Ce que je peux te dire de lui, c'est que si aucune tragédie nucléaire n'avait eu lieu en France avant sa mort, il serait mort plein de chagrin. Il la sentait tellement, cette tragédie nucléaire. Ce qu'il lui manquait, c'était le où, le quand. Et cette inconnue l'excitait, beaucoup. Quand

c'est arrivé, j'imagine qu'il a dû se dire : enfin ! Enfin, ça arrive et ça prouve que j'avais raison. Enfin !

Pourquoi est-ce que tu viens me voir ?

Je dois faire une pause, c'est l'heure de ma gorgée d'eau, non ? J'ai envie de vomir et mes os me font mal. Qu'est-ce que tu viens réveiller ?

Je te vois descendre d'une voiture avec vingt minutes de retard, ou même des heures, je n'ai plus la notion du temps, et tu débarques chez moi en disant « je m'excuse pour le retard » et tu maudis le chauffeur et son propre retard « scandaleux », tu dis, « vu le prix où on paye ces gens-là ». Tu dis ça : « ces gens-là ». Et puis tu ajoutes « mais c'est peut-être comme ça en France ». Et que te dire ? Je te trouve inintéressante, tout de suite, infréquentable, tout de suite. Sais-tu qu'on ne s'excuse pas soi-même mais qu'on demande aux autres de nous excuser ? Non, tu ne le sais pas, parce qu'une petite conne comme toi ne demande jamais pardon à l'autre, elle « s'auto-excuse » et parce que rien n'est jamais de sa faute mais toujours celle des autres, de « ces gens-là », c'est-à-dire ses serviteurs jamais assez zélés. Oui, ma petite, je t'ai d'emblée trouvée antipathique et puante. En t'attendant, voyant que tu étais en retard, je m'étais prise à rêver que tu me dirais des mots simples comme « il faisait doux, j'ai préféré marcher » ou « pardon, je me suis trompée de chemin ». Tu me diras que c'est anecdotique, tout ça. Non. Je te vois. Tu t'annonces comme lui, dès le départ : tu es parfaite et tu avais tout prévu... mais autour de toi, le monde est si imparfait ! Le monde est peuplé de « ces gens-là », des autres...

Les autres... Ces abrutis qui même quand on les paye *bien* et qu'on leur explique tout *bien* ne comprennent rien. Les autres, dont on s'étonne même que certains aient survécu ici en France, hein ? Comment ils ont fait ?

Mais tu te fous sans doute de comment ils ont fait...

Tu arrives avec une histoire toute faite : je l'ai abandonné et je t'ai abandonnée.

Tu as raison.

Je t'ai abandonnée à un homme dont je savais qu'il ferait de toi ce que tu es aujourd'hui, une petite conne puante qui débarque avec un Geiger et un masque et qui regarde au travers de sa vitre ce qui reste de l'ancien monde, qui se dit : « ce n'est pas possible, je ne suis pas née là », qui regarde avec mépris ceux qui sont restés dans l'ancien monde et notamment cette vieille crevarde que je suis... Tu es une belle jeune femme élégante, protégée de toute part et tu me dis, en me toisant, tu me dis avec la jouissance de la vengeance : « tu m'as abandonnée alors que tu aurais pu monter dans l'avion, et tu en crèves. »

Bien sûr que j'en crève, on crève tous de quelque chose, non ?

J'aurais pu prendre l'avion, c'est vrai. Avec toi. Et lui.

On peut crever de ne pas avoir pris un avion comme on peut crever d'avoir pris un avion. Et, tu ne peux pas le savoir, mais il y a des choix qui n'en sont vraiment pas : dans les deux cas, on crève.

Tu as raison, je crève. Tu es contente ?

Je ne veux pas voir ton sourire. C'est bien que tu portes un masque, et le plus protecteur possible, le plus isolant possible de ce qu'est ton visage.

Je sais ce que tu aimerais, tu aimerais que je te demande pardon de t'avoir abandonnée, de n'avoir pas pris l'avion.

Je te demande pardon de t'avoir abandonnée au monde de pourris dont tu fais partie à présent, je te demande pardon de t'avoir livrée à leur mentalité de prédateurs sans limites, je te demande pardon de n'avoir pas eu le courage de te faire subir les privations, les radiations et d'avoir trouvé plus sécurisant pour toi de t'exposer à la pourriture des êtres comme lui. Il n'y a pas de Geiger pour mesurer la pourriture des âmes, sinon, ça biperait à tout-va là où tu vis. Pardon pour ça, oui, pardon. Ma petite, ma toute petite, pardon, pardon...

Tu vois, je suis complètement à la masse : je t'ai rêvée sans doute telle que tu es aujourd'hui, en pleine santé, ton corps sauvegardé de toutes les attaques toxiques, de tous les manques... Et je t'en veux d'être à l'abri de tout ça, je t'en veux d'être belle et élégante et en bonne santé. Je me trompe peut-être. Je me trompe, évidemment. Je voudrais arriver à me persuader que tu n'es pas comme lui, que dans le monde qui est le tien, tout le monde n'est pas comme lui. Mais je n'y arrive pas, et le monde de château fort dans lequel tu as grandi... Même avant les catastrophes, même quand j'étais gamine et que les livres racontaient des histoires de princes et de princesses, je n'aimais pas ça. Mais à l'époque, aucun livre d'enfant ne disait qu'autour des châteaux tout le monde crevait. En grandissant, j'ai trouvé les châteaux beaux parce qu'ils étaient en ruine. Je ne m'étais pas préparée à ce qu'on en construise de nouveaux, de si modernes, de si technologiques.

Ça va comment, en Nouvelle-Zélande, dans la cité imprenable ? Est-ce qu'il y a des meurtrières, comme autrefois, pour voir les gens arriver et les faire crever au bas des murailles ? Non, même pas de snipers. C'est l'avantage d'une île et de la technologie : rien ne franchit l'eau, vos douves son imprenables et vous pouvez dire que vous ne voyez rien. Traumatisme zéro.

Mort assurée d'un côté, traumatisme zéro de l'autre.

J'ai connu les prémices de ça. De mon temps, des gens risquaient leur vie pour arriver en Europe, ils franchissaient la mer, beaucoup crevaient, dans l'indifférence quasi générale. Mais il y avait encore quelques bateaux et des humains courageux pour tenter de les sauver. Pas des drones pour les pilonner.

Tu es belle, et élégante, et si moderne, petite princesse.

Si tu savais comme je le hais, même mort, et comme je devrais te haïr, toi, à présent, si tu savais comme je hais tous les princes et les princesses et leurs digicodes à reconnaissance de pupille et leurs drones tueurs de corps étrangers !

Et si tu savais comme je me hais, moi, d'être habitée par la haine, moi qui étais née, je pense, pour aimer, moi qui aurais tant voulu rester naïve. Oui, aujourd'hui, j'aimerais être bête et ne rien savoir. J'aimerais ne l'avoir jamais rencontré et n'avoir rien su. J'aimerais même, oui, tout subir sans rien comprendre, comme tant de gens autour de moi.

J'étais faite pour l'amour, moi, pas pour la haine. J'étais faite pour la lutte, mais pas en sachant qu'elle ne servirait à rien. Je n'étais pas faite pour la séparation des mondes. Je ne suis pas faite pour ton retour parce que tu n'aurais jamais dû partir, personne ne serait jamais parti si les gens comme lui...

Je pense que j'étais humaine, dans un monde qui ne l'était déjà plus qu'à peine, et qu'il a achevé de rendre invivable, lui.

Ou alors, c'était lui qui était humain plus que moi, un mammifère qui a pensé à la survie de sa tribu, quitte à ce que tous les autres crèvent autour ?

Ô ma petite, il y avait un lac ici, un grand lac. Pourquoi est-ce que tu ne te souviens pas du lac ? Pourquoi est-ce que tu ne viens pas pour te souvenir du lac ?

Ne souris pas, ne souris pas comme il souriait.  
J'ai envie de vomir.

J'étais jeune dans les années 20, quand tout a basculé, quand j'ai compris ce qui provoquait son sourire profond, son sourire d'âme, je pourrais dire.  
Il y avait un virus qu'on appelait le Covid 19 à l'époque. Il y avait la panique dans les hôpitaux. Il y avait un président qui posait devant un hôpital militaire installé à Mulhouse sur un parking et qui répétait « c'est la guerre ». Le sourire est monté chez lui alors, et les mots, il a dit : « quand on voit qu'il faut plus d'une semaine pour monter un hôpital de 30 places, j'imagine ce que ce sera quand un accident nucléaire va arriver ; j'en rigole d'avance. » Il a dit ça : j'en rigole d'avance.  
J'étais très amoureuse de lui, je n'ai pas voulu entendre ses mots. Ensuite, tu es venue vite. Une enfant de l'amour, inattendue mais désirée. Je n'avais pas voulu croire à ce sourire que j'avais découvert. J'étais jeune et joyeuse, on baisait beaucoup, j'aimais baiser avec lui.

Je ne sais pas si on sait ce que ça veut dire dans ton monde, baiser, aimer baiser, aimer boire, fumer, chanter dans les rues, pisser sur les voitures, et puis tout à coup ne plus rien boire, tout quitter, aller vers les jardins, les champs, se lever à 5h du matin, écouter les oiseaux crier à la levée du jour, acheter cette maison en ruine, faire du ciment, gratter les murs, oui, on était beaux, on était excessifs, toujours, tu ne peux pas imaginer comme on a été beaux et excessifs. Je crois que tout ça n'existe plus, je crois que la beauté de l'excès ne peut plus exister dans ton monde où tout est contrôlé, tout doit se justifier. Même les oiseaux en ont eu marre, même eux ont cessé de baiser, vous les avez détruits, vous avez tout détruit. Vous avez pensé pouvoir vous les approprier, mais vous n'êtes rien pour eux.

Tu auras du mal à le croire et je suis persuadée qu'il ne te l'a pas dit : on s'était rencontrés dans un mouvement écologiste. Il s'est très vite fait remarquer bien au-delà de ces mouvements, normal, il était comme une poule à prédictions. C'est fou : tout ce qu'il disait se réalisait. Alors très vite, certains à l'étranger ont compris que ce qu'il pondait valait de l'or. Mais pas en France.

C'est quelques mois après ta naissance qu'il a commencé à me parler de l'Australie, quand les sécheresses qu'il avait anticipées très précisément sont arrivées. Il me disait que la France était morte, condamnée d'avance parce qu'elle avait fait tous les mauvais choix. Il savait que le nucléaire ne valait rien, que c'était comme un serpent qui se mord la queue : sans eau, pas de refroidissement possible. Il était furieux contre les politiques, qui se saisissaient de la cause écologique pour justifier de continuer, alors que tout prouvait qu'on ne maîtrisait rien, ni les nouvelles centrales inopérantes ni les déchets qui allaient rester actifs pendant des millions d'années. Le nucléaire vieillissant, le fait qu'on était passé de la notion de « risque zéro » à établir des plans plus ou moins foireux en cas d'accident, il avait écrit un livre édifiant là-dessus.

Tu vois, je dois lui reconnaître ça : pendant des années, il a voulu informer les gens des dangers, de tout ce qui menaçait la vie et qu'on pouvait encore arrêter. Ses principales recherches s'étaient tournées vers le nucléaire – forcément, dans le pays du monde où il y

avait le plus de centrales – et sur la raréfaction de l'eau. Il citait tout le temps l'exemple de l'Australie, où l'eau était entrée en bourse, il parlait de bandits alors, quand il prononçait les noms de Water Find, de CityGroup, de Lance Coogan et de Veles Water, de l'index Nasdaq... Je ne sais même pas si tout ça te dit quelque chose aujourd'hui, le fait que l'eau n'a pas toujours été un produit financier...

Il a tellement travaillé à éveiller les gens, et on le suivait, il avait cette science et ce charisme. Moi je n'avais pas la patience des recherches, mais j'agissais, je participais à toutes les opérations, même les plus dangereuses, même quand, le plus souvent, il était contre. J'étais forte en escalade et les nuits passées en garde à vue ne m'ont jamais découragée. Lui, il écrivait, des livres et des livres où il dénonçait tout ce qui était en marche, le désastre écologique, la pollution de l'eau et sa financiarisation...

Mais tous ses livres avaient peu d'écho au fond. Pire : ses recherches les plus précises étaient récupérées par nos ennemis comme des outils précieux d'analyse. Il y avait quelques articles dans les journaux, mais aucune conséquence politique et surtout, ce qui le rendait malade, aucune conséquence citoyenne.

Je crois que c'est ça qui l'a rendu fou. Le manque de reconnaissance. Il faut toujours se méfier des gens qui veulent de la reconnaissance. Ils peuvent basculer.

Je viens de dire basculer ? J'ai dit une connerie, les gens qui veulent de la reconnaissance peuvent devenir des tueurs. Où est la frontière entre désir de reconnaissance et de pouvoir ? Je crois qu'il a cherché ailleurs le pouvoir qu'il n'avait pas ici. Et comme toute personne qui veut le pouvoir, il est devenu un tueur.

Où alors c'est ta naissance qui l'a rendu fou. Je ne sais pas. Le fait est que quand j'étais enceinte, il s'est mis à tout vouloir m'interdire. Même manifester, il trouvait ça dangereux. Il me disait que j'étais fichée, il avait peur des lacrymos, des LBD. Il voulait me changer et il changeait, lui. Moi je faisais attention à toi, donc à moi, mais pas au point de n'être plus moi. Quand je pense que j'étais inquiète pour lui, j'étais inquiète pour son inquiétude, je la trouvais charmante, son inquiétude, je croyais que c'était de l'amour, je n'ai pas vu venir l'aigreur, je n'ai pas vu grandir en lui le sourire qui m'avait effrayée déjà avant.

Ce que j'étais naïve ! Je ne veux pas dire jeune parce qu'à cette époque-là, beaucoup de jeunes étaient les plus conscients et les moins naïfs. Il faudrait parler de ça, il faudrait parler de la beauté de ces mouvements de jeunes gens, de leur intelligence, tu veux que je te dise ? Quand j'y repense aujourd'hui, je crois qu'il était jaloux de Greta Thunberg, de son rayonnement médiatique, il voulait rayonner, oui...

Que ce soit le manque de reconnaissance, l'attrait de pouvoir ou la peur pour toi, l'amour pour toi, qu'est-ce que ça change au fond ? Son sourire, son sale sourire l'a envahi. Je dis une connerie encore : je ne pense pas que ce sourire l'ait envahi, je pense qu'il l'a laissé grandir en lui, qu'il l'a cultivé et qu'il s'en est nourri. Je sais maintenant qu'on peut se nourrir de poison.

Il était comment, avec toi ? Il souriait comment ? Je t'entends, tu me diras qu'il était passionné mais calme, doux, et blablabla, tout ça ne m'étonne même pas. Ne dis pas sage, ne dis pas intelligent, je vais m'introduire dans ton petit musée personnel et lacérer ses portraits.

Tu l'as déjà vu haïr ? Moi je ne me souviens plus que de ça aujourd'hui, de sa haine et de son petit sourire narquois de tueur.

Il s'était mis à mépriser les gens, le monde entier, je me souviens de sa dernière colère avant la fuite :

« Tout le monde sait aujourd'hui, ce qu'il en est ! Tout le monde sait qu'on court à la catastrophe, même les journaux télévisés les plus crétins le disent aujourd'hui ! Et quand les jeunes descendent dans la rue, aucun adulte ne les suit ! Ça fait des années qu'on répète que si pendant une journée, une seule, tout le monde s'arrêterait de travailler et descendait dans la rue pour dire : stop au massacre, ça aurait un poids considérable. Mais même une journée, une seule putain de journée, c'est impossible pour eux ! Tu le vois comme moi qu'ils sont tous abrutis, qu'on a gâché toute une partie de notre vie à essayer d'éveiller des abrutis ! Je vais te dire, si ces crétins n'ont rien envie de faire pour sauver leurs enfants, pour sauver les ressources vitales, alors qu'ils crèvent, qu'ils crèvent ! »

Il s'était mis à mépriser les gens, à détester tout ceux qui n'agissaient pas. Il les a d'abord nommé les abrutis, puis il s'est mis à les nommer les « surnuméraires », les gens en trop, ceux qui ne comprennent pas. Et il a fini par penser que leur disparition ferait « du bien à la planète »...

Les « surnuméraires », ça te dit quelque chose dans sa bouche ?

Tu veux rire ? Tu avais neuf mois quand il m'a annoncé son plan, le temps d'une naissance monstrueuse. Il me disait que si une grande partie du monde allait crever, il fallait te sauver, toi. Il m'a avoué alors qu'il était en contact depuis un moment avec l'Australie, que là-bas, des gens sérieux s'intéressaient à ses travaux. Il parlait de gens « sérieux » alors que c'étaient des monstres – ces gens étaient tout ce que je croyais qu'il détestait, et c'est cette détestation qui nous avaient unis lui et moi. Les profiteurs étaient devenus, dans sa bouche, les gens « sérieux ».

Les gens sérieux...

Lui qui m'avait parlé du langage, de la distorsion du langage, là, c'était tellement, tellement ! Merde, le mot violent n'est même pas assez violent pour dire ce que c'était, le mot ordure, le mot traître non plus, il n'y a pas de mot possible pour dire que tu ne peux plus respirer en écoutant quelqu'un, qu'en le regardant tout se bloque et tu n'as plus envie de tu ne peux plus tu ne peux plus...

Stop, pause. Je fatigue, j'en peux plus. Et j'ai envie de pisser, tu m'excuseras ou pas mais je n'ai plus de reins, ils ne marchent plus, alors quand ça arrive, il faut saisir l'instant...

C'est ce qu'il m'a dit, bordel, même quand je vais enfin pisser, il ne me laisse pas tranquille, c'est ce qu'il m'a dit : « il faut saisir l'instant »

En Australie, le mouvement était en marche : il existait un marché de l'eau, c'était la fin de la dernière ressource naturelle qui avait jusqu'ici échappé au commerce, l'eau allait devenir partout une matière première, comme le pétrole. Et c'était le début de... Ou plutôt c'était la fin de...

Qu'est-ce que tu connais du monde, toi ? Rien. Je ne veux pas que tu sois là. Laisse-moi pisser mes quelques gouttes douloureuses en paix. Et fumer. J'avais penser arrêter de fumer figure-toi, mais j'entends encore ses mots à la fin, quand je fuyais la merde qui lui sortait de la bouche en sortant fumer : « Tu ne peux pas te réfugier derrière ton comportement de

droguée parasite dès qu'on a une discussion sérieuse ». Bienvenue chez la droguée parasite qui t'a abandonnée. Tu ferais mieux de prendre la route, je peux t'indiquer un endroit merveilleux en Bretagne, celui de notre dernière escapade. La petite Touesse. Je t'avais portée dans mes bras pour descendre le chemin, avec le sable noir qui devient blond, les pins qui couvrent le chemin et puis la mer qui apparaît soudain. J'avais pris une tente, je m'étais dit qu'on allait rester ici toutes les deux et vivre cachées. C'était impossible, évidemment. Je ne sais pas combien d'heures j'y ai cru, combien d'heures on est restées là-bas, heureuses comme deux gamines, avant de rentrer...

Abandonner, abandonner, c'est un mot qui tourne dans ma tête depuis trente ans. Il a dû te dire que je t'ai abandonnée comme je l'avais abandonné, lui, car c'est toujours de lui, lui, lui dont il s'agit. Alors, inscris ça en majuscules dans ton « enquête » : je n'ai jamais abandonné celui qui était mon amour, c'est lui qui s'est abandonné, lui qui a renoncé à tout ce qu'il était quand je l'ai connu. Fin de l'enquête.  
Fin de l'enquête sur ton père.

Mais l'enquête, la vraie enquête de l'abandon, ça fait des années que je la mène. Quel monstre ne suivrait pas sa fille vers la sécurité, pour lui donner plus de sécurité encore, pour tenter de la préserver du monde odieux dans laquelle elle allait débarquer ? Bien sûr que je me suis abandonnée aussi, en ne te suivant pas toi, toi et uniquement toi. Tu sais, un moment, j'ai pensé que si nous avions été accrochées à un bout de bois au milieu de l'océan, j'aurais instinctivement et avec rage coupé les mains de tous ceux qui auraient voulu s'accrocher à ton radeau, je leur aurais sans réfléchir mis la tête sous l'eau, pour que tu restes en vie, pour que tu puisses respirer. Oui, j'aurais tué tout le monde pour que tu aies une chance de survivre, toi. Alors pourquoi est-ce que je t'ai laissée partir seule, entourée de nuisibles, de tous ceux que j'appelais prédateurs ? Je me suis souvent demandé si, au fond de moi, une force m'intimait d'avoir « le beau rôle ». Et je me disais, c'est quoi, « le beau rôle » ? Peut-être avoir choisi de continuer à appartenir à ce que j'appelle l'humanité, peut-être choisir de ne pas condamner l'humanité comme lui le faisait, peut-être ne pas choisir de vivre parmi les inhumains. Peut-être par romantisme absurde, parce que j'ai toujours préféré les perdants. Peut-être aussi par peur du concret, d'un monde basé sur ce qu'on appelle la réalité... Je ne sais comment vous vivez au quotidien là-bas. Je sais que vous analysez tout, vous surveillez tout, vous planifiez tout, vous voulez tout contrôler. Vous n'acceptez plus l'inconnu, vous n'avez plus d'utopie, plus de rêves, tout est concret, tout doit l'être. J'imagine vos joies qui ne sont que sinistres, immondes. Quand des humains meurent dans le monde par milliers ou par millions, c'est très concret, vous pouvez dire « voilà ce à quoi nous avons échappé, car nous avons anticipé, prévu ». Et j'entends sa voix souterraine dire « voilà ce qui nous distingue des surnuméraires ».

Tiens, je veux te donner ça. Cadeau. C'est Imre Kertész qui l'a écrit. Est-ce que dans ton monde on sait encore ce qu'était Auschwitz, l'extermination programmée ? Tu verras, à un moment il est dans un train de la mort, c'est un enfant et les nazis ont confié sa portion de riz à un type – un instituteur. Il est persuadé qu'il ne verra jamais cette nourriture, le voyage sera long et insurmontable sans nourriture, il le sait, et l'instituteur, s'il veut avoir une chance de survivre, a tout intérêt à garder sa portion de riz pour survivre. C'est logique : à quoi bon



être deux à mourir avec chacun une portion qui ne suffira pas ? Mais tout à coup, l'instituteur vient, lui tend son riz et devant le regard surpris du gamin, il lui dit : « Qu'est-ce que tu t'imagines ? »

J'aimerais que tu partes avec cette réalité-là.

La beauté de l'humanité n'a pas de logique. L'inhumanité, elle, en trouve toujours. En Australie, il s'est vite approprié la langue de l'ennemi : l'eau était rare et les gens inconscients. Pour qu'ils comprennent que l'eau a une valeur, il allait falloir la faire payer, cher. Il a osé dire que ça allait dans le sens de l'écologie. Il a été leur caution pour accélérer les choses, et la suite, tu la connais...

Je veux bien, moi, avoir le rôle de la salope. De toute façon, ce rôle, je n'aurais pas pu y échapper. Si j'étais partie avec toi, si lui était resté, je suis certaine alors que tu m'aurais vue non pas comme la mère qui t'aurait sauvée mais comme la femme qui a abandonné son homme, ses amis, ses compagnons de lutte. Lui, tu l'aurais vu comme un héros, comme un délaissé, un résistant. Tu sais que j'ai raison, les mères ont toujours tort.

Et ne pas te suivre, c'était plus monstrueux encore, je sais, je suis un monstre, je me le répète tous les jours depuis trente ans, je n'ai pas besoin que tu prennes l'avion pour voir ça. Il n'y a pas de beau rôle, zéro miracle. Le monde humain est une boucle. Dans les années 20, tout le monde se racontait des histoires, tout le monde se disait que les plus riches et les plus destructeurs allaient forcément changer pour préserver la vie, préserver la Terre, parce que « eux aussi ont une famille, des amis qu'ils aiment »... Les gens sont des enfants, même face à l'inéluctable, ils croyaient encore aux contes où les rois sauvent le peuple. Ils n'ont même pas vu que pendant ce temps-là les bons rois se construisaient des forteresses où il allait faire bon vivre entre eux, avec des sols préservés, avec des systèmes de filtrage de l'eau de mer, de l'air, grâce à une technologie qu'eux seuls pouvaient se payer. Les gens étaient des abrutis, oui, comme il disait. Mais tu vois, moi aussi j'aime les contes et je trouve ça beau, mourir de naïveté. Je trouve ça plus beau que vivre de perfidie.

La réalité est un conte pourri où il n'y a pas de beau rôle. Surtout pas pour moi, qui ai choisi d'abandonner ma fille à un monde magnifique bâti sur l'horreur. Je ne me suis jamais dit que j'avais fait le bon choix. Et quel choix ? Brutalement, il fallait soit t'abandonner à une merde – oui, je parle de ton père –, me séparer de toi en étant sûre que tu ne manquerais pas d'eau potable, que tu ne serais pas contaminée par le sol et l'air, soit te garder près de moi, te faire grandir comme je pouvais au milieu des belles personnes que j'ai connues – mortes aujourd'hui pour la plupart. Ça ressemble à une mauvaise tragédie : sauver ta vie, ton corps presque à coup sûr, ou préserver ton âme ?

Ah, ce sourire quand je dis âme, oui bien sûr, c'est un mot dont il faut se méfier, alors disons essence de l'être ou plus simplement humanité, mais le mot humanité aussi il faut s'en méfier alors ne disons plus rien.

C'est mieux.

Je n'ai rien à te dire. Ne viens pas. C'est mieux. Je ne te dirai même pas je t'aime, je ne te prendrai pas dans mes bras. Je ne veux pas t'attendre, je ne t'attends pas. Regarde autour de toi, il n'y a rien à voir ici, rien à boire, rien à manger. Tout est rare mais il y a encore quelques amis. La solidarité. La solidarité des surnuméraires. Je ne supporterais aucun regard tordu là-dessus, aucun sourire tordu.

Tu n'es pas ma fille, je ne souhaite à personne d'être ma fille. Tu n'es pas ma fille, je t'ai abandonnée. Je ne veux pas te voir, ne viens pas. Je n'ai plus l'âge de trembler en imaginant ta venue, je ne veux pas. Tu as tout pour être heureuse, comme on dit. Profites-en, sois légère. Aie le cœur léger, toi qui n'es responsable de rien. Va de château en château, de richesse en richesse, ne regarde pas en bas, là où tant se noient, profite de la beauté des nuages, vu de ton avion, le monde est ton aventure.